

Transcription de l'entretien avec Kelly Brownbill

[00:05]

[Salutation en langue traditionnelle] Je m'appelle Kelly Brownbill et je suis une très fière membre de la communauté de Flat Bay, issue de la Nation Mi'kmaq sur la côte ouest de Terre-Neuve-et-Labrador. J'étais formatrice dans le cadre du Projet collaboratif Promotion de la vie. J'ai été invitée par le professeur Ed Connors à travailler au sein de l'équipe de la région de Bay St. George. On m'a donc invitée à travailler dans ma patrie, ce qui était un incroyable privilège pour moi. Et ainsi, Ed et moi étions co-formateurs pour l'équipe de Terre-Neuve-et-Labrador. J'ai aussi eu l'incroyable privilège de travailler avec certaines des autres équipes. Je me suis rendue à Thompson à quelques reprises pour y travailler avec l'équipe. Et je suis également allée à Churchill pour collaborer avec cette communauté. J'en ai tiré une grande satisfaction, non seulement en m'imprégnant du travail, mais aussi en constatant comment le travail était mis en œuvre en fonction des différents endroits, des différentes communautés et des différentes situations. Et selon moi, c'est l'un des éléments les plus forts du projet collaboratif : le fait qu'il soit à l'image des réalités des membres des différentes équipes sur le terrain, qui différaient beaucoup d'une place à l'autre. Et en même temps, toutes ces équipes, avec leurs différents besoins, étaient soutenues dans le cadre du projet collaboratif. Et en faire partie était donc très valorisant.

[01:50]

L'une des choses qui m'ont le plus marquée du projet collaboratif Promotion de la vie a été la création d'un espace éthique partagé. En tant que femme autochtone, j'ai certainement fait face à ces enjeux dans le cadre de mon travail. On oublie parfois qu'un projet collaboratif s'inscrit dans un partenariat, qu'il y a deux côtés et que nous devons créer un pont entre deux rives d'une rivière. Et en tant qu'Autochtones, nous nous sommes battus longtemps, et avec ardeur, pour que nos besoins, systèmes de connaissances et façons d'être soient reconnus et respectés. Mais nous devons aussi nous assurer d'honorer la place de ces équipes qui avaient réellement envie d'établir cette relation et de nous apprendre ce que nous devons savoir. Pour des organismes conventionnels, c'était une chose très courageuse. Ce n'est pas un travail facile... comment le savons-nous? Parce que personne ne l'avait fait avant nous. Il s'agit d'un secteur d'avant-garde complètement nouveau puisque personne n'avait eu auparavant les ressources, la vision, le soutien, l'ambition, ni la passion de réellement faire le travail et de se lancer dans un projet peut-être un peu inconfortable et loin des encouragements. Il était donc important pour moi de voir à ce que le projet collaboratif offre un espace aux deux partenaires, pour que les communautés autochtones puissent affirmer « voici ce dont nous avons besoin » et que les organismes non autochtones puissent dire « nous voulons nous entendre sur ce point, mais il est possible que nous ne comprenions pas ». Ou : « Nous voulons nous entendre

sur ce point, mais nous ne savons pas comment développer la capacité dont vous avez besoin. »

[03:45]

Lorsque je me suis jointe à l'une des autres équipes, par exemple... disons que j'ai 25 ans d'expérience en formation dans le domaine des compétences culturelles. J'ai donc été appelée à travailler avec différentes équipes, dont l'une d'entre elles qui n'était pas prévue au départ, et que je devais aider pour la création d'un climat de tolérance auprès de personnes, de communautés et d'organismes autochtones. Nous avons donc entrepris le travail dans un environnement axé sur la gentillesse et la compassion. Un environnement où nous voulions réellement développer les capacités nécessaires et leur donner tous les outils dont ils avaient besoin pour nous comprendre en tant qu'Autochtones, en fonction de nos besoins. Et je crois que cela résume bien ce que nous avons fait. C'était le projet collaboratif Promotion de la vie. Et j'ai été témoin de son déploiement à l'échelle du pays et c'était très gratifiant et flatteur d'en faire partie.

[05:00]

L'un des outils les plus puissants auquel nous avons eu recours dans le cadre des travaux du projet collaboratif a été l'utilisation de la cérémonie dans l'établissement de relations. Il est parfois difficile pour les non-autochtones d'entrer dans un cercle et de participer aux cérémonies, d'autant plus que beaucoup de non-autochtones qui participaient n'avaient peut-être pas leur propre communauté religieuse. Ils n'étaient pas nécessairement habitués aux cérémonies ou aux rituels. L'une des choses que j'ai essayé de faire, lorsque j'intégrais la cérémonie à notre travail, était de parler du fait que personne n'a à être limité par l'idée que quelqu'un d'autre se fait de la foi, de l'esprit ou de la cérémonie, et que chacun peut se présenter dans un espace sûr et participer d'une manière qui a du sens pour lui. Donc, plutôt que de dire « c'est seulement pour les Autochtones ou c'est seulement pour les non-Autochtones », ou encore « c'est seulement pour les gens de mon pavillon et personne d'autre ne peut en faire partie », nous avons créé un endroit où tout le monde était le bienvenu. En tant qu'Anishinaabekwe, une partie de nos enseignements liés à la roue médicinale concerne les quatre facettes de notre être : mentale, physique, émotionnelle et spirituelle. Or, plusieurs personnes, parce qu'elles n'appartiennent à aucune communauté religieuse ou ne pratiquent pas la spiritualité, éprouvent un certain blocage lorsqu'elles tentent d'accéder à leur moi spirituel. Et je leur dis que la spiritualité n'a pas à être définie de cette façon. La spiritualité, c'est de croire à quelque chose d'improvable. C'est le fait de se sentir beaucoup plus calme lorsqu'on est assis sur le bord de l'eau. Ou c'est une promenade dans les bois qui fait baisser votre tension artérielle. Ce sont des formes de cérémonie, de rituel et de spiritualité.

[07:04]

Au fur et à mesure, nous ajoutions ces éléments, que ce soit au sein des groupes individuels lors de nos visites dans les communautés – où j’ai commencé à apporter ma trousse et à ouvrir les rencontres avec des chants d’eau –, ou dans le cadre du rassemblement final à Maniwaki où nous avons organisé une cérémonie très sérieuse pour offrir cette trousse. Nous avons essayé de le faire d’une manière inclusive et habilitante. Le but était d’inclure tout le monde, peu importe la manière dont les gens se définissaient. Il s’agissait de pouvoir accéder à toutes les parties de nous-mêmes et de mettre notre meilleure énergie dans les travaux du projet collaboratif. En tant que femme autochtone, j’ai appris des leçons concernant la manière de veiller à ce que les personnes faisant partie d’un cercle se sentent plus à l’aise. Et sur la manière de faire en sorte que les personnes autochtones qui ne pratiquent normalement pas la cérémonie et la spiritualité se sentent également à l’aise dans ce cercle. Donc, quand il est question de promouvoir la vie, quoi de plus valorisant que le fait d’être en contact avec toutes les parties de notre être et de les célébrer? D’en être conscient et de le célébrer dans le cadre d’une cérémonie? J’ai été extrêmement reconnaissante de faire partie de la cérémonie et de sa préparation, et d’en avoir retiré des apprentissages. »

[08:37]

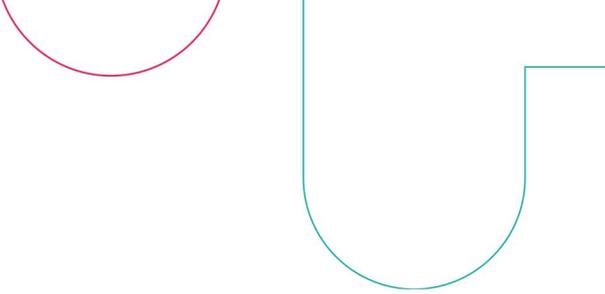
Selon moi, deux des défis les plus évidents dans le cadre de notre travail sur le projet collaboratif ont été l’intégration des façons d’être et des systèmes de connaissances autochtones, ainsi que la pérennité. Ce fut très difficile. C’est un tout nouveau paradigme pour les entités non autochtones, qu’il s’agisse d’organismes de soins de santé ou de toute autre entité, d’œuvrer dans un environnement relationnel avec des personnes, des communautés et des nations autochtones. Nous n’abordons pas ces discussions de la même façon. Or, nous nous attendons à ce que les organismes conventionnels connaissent automatiquement la bonne façon de faire. Ce que j’ai remarqué pendant le projet collaboratif, c’est que les organismes avaient besoin de temps pour s’ajuster à ce genre de travail. Ils ne pouvaient pas faire les choses comme à leur habitude en plus d’incorporer les systèmes de connaissances autochtones, alors que de notre côté, nous avons grandi dans ces façons de faire autochtones. Un bon exemple, dont je parle tout le temps aux gens, est une téléconférence que nous avons eue dans le cadre du projet collaboratif avec des Sages de partout au pays, d’un océan à l’autre, et nous voulions qu’ils viennent nous parler pour quelques heures. Je pense qu’il s’agissait d’une rencontre pour la célébration de clôture à Maniwaki et nous avons prévu une téléconférence de deux heures pour couvrir tous les points à l’ordre du jour. Au final, aucun des points n’a été couvert puisque les Sages ont pris le contrôle de l’appel. Ils avaient besoin d’être en contact les uns avec les autres. Ils avaient besoin de partager ce qu’ils faisaient, d’où ils venaient, quels étaient leurs territoires traditionnels et leurs préoccupations. Et ils avaient besoin d’écouter les autres Sages.

[10:36]

Nous avons donc passé ces deux heures à développer des relations, ce qui, pour un organisme conventionnel, aurait pu signifier que nous n'avions rien accompli pendant l'appel. Toutefois, selon un nouveau paradigme de travail axé sur la collaboration, ce fut un appel incroyablement réussi. Or, pour que les organismes conventionnels soient mieux préparés pour développer leur capacité à intégrer les façons d'être autochtones, nous devons leur donner du temps. Pas seulement le temps dont nous avons besoin, mais celui dont ils ont besoin pour apprendre à ajuster leur compréhension de la charge de travail, des partenariats et des relations. Nous devons aussi nous rappeler qu'il n'y a pas qu'une seule voix autochtone. Je peux être passionnée et très franche quant à mes croyances et à mes sentiments, mais je suis juste une voix. Je ne représente pas tous les détenteurs de droits comme ceux de l'Assemblée des Premières Nations. Je ne les représente pas. Ils représentent les détenteurs de droits à l'échelle du pays, mais je ne peux pas parler en leur nom. Or, nous devons nous rappeler que parfois, pour intégrer une perspective autochtone, nous avons besoin de plusieurs personnes. Nous avons besoin de personnes comme moi qui sont des formateurs, des communicateurs et des éducateurs. Nous avons besoin d'organiseurs de cérémonies. Que les représentants des détenteurs de droits se lèvent et disent : « Voilà ce dont le groupe qui nous a demandé de participer et de le représenter a vraiment besoin. » Il faut comprendre qu'il n'y a pas seulement une approche autochtone pour l'ensemble du pays. Nous devons écouter tout le monde et nous assurer de nous ajuster à tous les besoins. Intégrer cette façon d'être autochtone n'est pas une mince tâche. Il n'y a pas de feuille de route à suivre; cela demande un investissement important en temps et c'est pourquoi cela n'a pas été fait auparavant.

[12:36]

Pour ce qui est de la durabilité, l'un des autres défis, c'est de savoir comment maintenir l'élan. Un travail incroyable a été accompli de toutes parts dans le cadre de ces projets collaboratifs, en particulier par les organismes traditionnels qui se sont dit prêts à faire changer les choses. Ils s'investissent corps et âme pour comprendre ce qu'ils ont fait de travers et ce qu'ils pourraient améliorer. Ils ont fait preuve de beaucoup d'humilité en disant : « Nous sommes peut-être des experts dans ce domaine, mais nous ne sommes certainement pas des spécialistes pour faire ce travail avec les communautés autochtones. » Ils devaient faire preuve d'humilité pour écouter et apprendre une nouvelle façon de faire. Or, la pérennité repose sur le fait de pouvoir grandir de ces expériences. Nous avons eu un an, nous avons eu 18 mois. Et nous avons dû surmonter 500 années épouvantables. Pendant 500 ans, nous avons créé des paradigmes, des politiques et des procédures qui ont minimisé la voix des Autochtones. Nous devons donc nous assurer d'avoir la capacité de soutenir la durabilité pour l'avenir. Une partie du processus du projet collaboratif était de leur dire qu'ils allaient éventuellement devoir tenir les rênes à eux seuls. Que les formateurs et le soutien de l'organisme de financement allaient se



retirer. Nous leur avons demandé ce que nous pouvions faire pour les aider à mettre en place un processus qui maintiendrait cette dynamique. Je ne suis pas convaincue, honnêtement, si nous avons réussi avec toutes les équipes. Certaines d'entre elles ont été plus efficaces en matière de pérennité. Mais je sais que toutes les équipes déploient tous les efforts nécessaires pour aller de l'avant. J'utilise souvent l'expression « pousser une pierre au sommet d'une montagne ». Chaque pouce de gagné est une réussite. Une célébration. Et c'est incroyable.

[14:28]

Quand je pense à ce que nous avons appris pendant le projet collaboratif, et aux apprentissages applicables aux prochains projets, peu importe leur nature, je pense à cette pierre qui s'est rapprochée d'un pouce du sommet de la montagne. Que pouvons-nous mettre en place pour qu'ils puissent pousser cette pierre vers le sommet sans nous?

[14:54]

Et l'un des principaux points à retenir dans le cadre de mon travail pour le projet collaboratif Promotion de la vie est le fait que nous devons continuer à miser sur les relations. La nécessité de se dire : « La vieille façon de faire ne fonctionne plus. » Nous devons outiller nos partenaires autochtones et non autochtones pour qu'ils aient le courage de dire : « Nous voulons faire les choses différemment cette fois. » J'ai souvent mentionné que le contrat avec la FCASS est le tout premier que j'ai jamais signé qui incluait la protection du savoir autochtone. Personne n'avait jamais fait ça auparavant. Ce sont les choses que nous devons faire, que ce soit en participant au projet collaboratif Promotion de la vie ou en travaillant avec une entreprise traditionnelle ou une agence gouvernementale. Nous devons continuer d'être à l'écoute des façons d'agir et des systèmes de connaissances autochtones et chercher des moyens d'intégrer cela dans la vision d'ensemble. Nous devons continuer à trouver des moyens de soutenir les personnes qui sont ancrées dans les politiques gouvernementales et les procédures d'entreprise en les appuyant pour susciter leur volonté d'apporter des changements concrets ou d'envisager de le faire. Il s'agit d'une situation de grande vulnérabilité pour ces gens. C'est pourquoi il est si important de continuer à chercher des moyens de les aider pour qu'ils aient envie de se lancer dans ce travail. En effet, ce genre de projet collaboratif permet de semer des graines et d'en récolter les fruits à plus grande échelle. Nous ne créons pas seulement un projet, nous créons une meilleure façon de collaborer. Miigwech.